

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

\$1

Par Année

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

LA**GAZETTE DES FAMILLES.****Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.**

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.**Littérature.**Le Bon Fils (*Suite.*)..... 81**Histoire.**Histoire de l'Eglise (*Suite.*)..... 85La Mère Marie de l'Incarn. (*Suite.*) 87**Rédaction.**

Réflexions sur la Famille :

I—Des devoirs des Parents..... 90

II—Des devoirs des Enfants..... 91

L'Enfant et la Fleur; l'abb. Th. BLANC 93

Un Conseil d'Or..... 95

Recettes..... 95

Abonnements payés durant la Quin-
zaine..... 96**Littérature.****LE BON FILS.***(Suite.)*

IV.

Nous avons à parler d'une troisième aventure arrivée à José: ses suites seront fâcheuses et apporteront beaucoup de peines à notre héros.

Livré tout entier au soin de charmer les pratiques qu'il s'était faites dans une maison de riche apparence, il s'oublia un jour au point de méconnaître ce qui l'entourait, et, dans une élégante pirouette, il plaça maladroitement son pied tant soit peu lourd sur la patte beaucoup trop délicate d'un roqueton qui rôdait autour de lui. Le blessé tombe

La Gazette des Familles

Paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages; double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT ; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

ense plaignant douloureusement, et madame Michel, aux cris de son chien bien-aimé, sort subitement sa tête d'une fenêtre du premier étage. A la vue de la pauvre victime qu'elle chérit, la pâleur couvre son visage : elle va succomber : heureusement et malheureusement la vengeance la soutient :

A moi, mes gens ! s'écrie-t-elle en fureur ; frappez, tuez ce petit brigand. Sauvez Bibi... sauvez-le, ou je meurs.. Bibi !.. cher Bibi !..

Elle ne peut en dire davantage ; elle s'évanouit en reine dans les bras de sa servante.

José, effrayé des premières paroles qu'elle a prononcées, et se doutant de l'usage qu'on veut faire d'un bâton que certain domestique trop pressé laisse arriver avant lui au bas de l'escalier, juge prudent de ne pas attendre la présence du serviteur, il dépose à terre Bibi, qu'il cherchait à ranimer dans ses bras, et s'élançe hors de la cour, protégé dans sa retraite par un tout aimable portier, qui vint à bout de calmer par ses prières la prétendue colère du domestique.

Pendant José fuyait toujours sautant de droite à gauche pour éviter l'atteinte du bâton qu'il croyait suspendu sur sa tête comme l'épée de Damoclès. Un coup d'œil, rapidement hasardé, faisant convaincu qu'un petit homme armé d'un fragment d'ar-

bre continuait de le serrer de près, il redoubla de vitesse, culbutant d'un côté et d'un autre les plus faibles que lui, et recevant à son tour de dures leçons de politesse de la part de ceux qui avaient une coudée de plus que lui ; enfin, suant, n'en pouvant plus, il alla, tout troublé ; se perdre dans les vastes replis d'une robe, entraîna avec lui la robe et la femme, fit avec elles deux tours sur place, puis tomba sur le pavé, toujours chargé du fardeau qu'il avait volé sur sa route.

Le petit homme, cause involontaire de cet accident, s'empessa de relever José, tandis que d'officieux bourgeois consolait par leurs attentions la pauvre femme étourdie de sa chute.

— Jeune sauvage, lui dit il, quelle peur si grande te chasse devant moi ? Bibi n'est point mort, et tu as eu tort de t'épouvanter des menaces de la mère Michel. Il est vrai qu'affliger son roquet, ses oiseaux et son chat, c'est la frapper elle-même à l'endroit le plus sensible ; du reste, c'est la perle des femmes. Allons, mon petit, calme-toi ; regarde comme je te souris avec bonté.

José n'osait pas lever les yeux, et l'inconnu continua, en adoucissant sa voix déjà si flatteuse par elle-même :

— Comment, joli petit envoyé des montagnes, ton effroi n'est

pas encore dissipé? Secoué bien vite le reste de la crainte et réponds à un ami. Les anges du ciel ont veillé sur toi, car tu n'es pas blessé. Il faut, en vérité, que tu sois bien gentil pour intéresser ainsi tout le monde à ton sort. Pour toi j'ai couru comme une levrette, au risque d'écraser la foule ou d'être écrasé par elle; depuis vingt ans mes jambes n'ont fait un pareil service, et, si je ne me trompe, le mouvement extraordinaire que je me suis donné me préservera de la goutte pendant trois années pour le moins.

José profita de ce torrent de paroles pour examiner le loquace étranger des pieds à la tête, et se rassura entièrement en voyant dans ses mains une canne modeste au lieu d'un gourdin que la peur avait grossi. Le bienveillant inconnu, attribuant à son discours le changement qu'il remarqua dans le petit Savoyard, reprit avec satisfaction :

—Je suis aise, mon jeune ami, que tu aies repris courage, et je me félicite que mes paroles aient été assez puissantes pour chasser ta terreur. Maintenant, écoute-moi attentivement. Je souffre de te voir errant chaque jour par les rues, et du moment où je te vis dans la cour de madame Michel, je résolu de te faire du bien. Je m'expliquerai plus clairement chez moi; voici mon

adresse; je t'attends demain matin, à dix heures précises. Sois exact.

L'inconnu disparut à ces mots, et José resta seul, livré à de riantes réflexions. Que ne devait-il pas attendre, en effet, d'un homme aussi aimable, qui déjà lui portait une si vive tendresse? Sans doute la fortune allait le récompenser de ses travaux: en lui peut-être se vérifierait ce vieux dicton: *A quelque chose malheur est bon.*

Ne me demandez pas si la joie l'accompagna le reste du jour, si l'espérance le suivit en son sommeil: il éprouva ce que nous sentons généralement en pareille circonstance. Un rêve plein d'images agréables le flatta toute la nuit. Transporté par un songe, ailé dans son pays de Savoie, il y vivait dans l'aisance et le bonheur. Agnès, l'excellente Geneviève, Pierre et Maurice, partageaient sa félicité. Leurs pieds foulaient les fleurs des prairies, leurs mains courbaient les berceaux pour y cueillir des roses, et lui, José, dans l'ivresse d'une folle gaieté, gambadait par les beaux vallons d'Isola. Or, parmi ces bords imaginaires il y en eut un trop réel qui le jeta, non pas sur le gazon, mais à bas de son lit. Sa chute réveilla Médor, qui, par ses murmures, mit en alarme un voisin, puis un autre, de sorte qu'en un instant l'hôtel de la Mère

des Savoyards fut debout, alerte et consterné.

Un petit mot d'explication dissipa la frayeur générale.

Tel un rien en ce monde agite les esprits qu'on apaise plus difficilement.

Au lever de l'aurore, monsieur José fit toilette, au grand étonnement de ses camarades de chambre, et bientôt il se dirigea vers la rue Saint-Antoine, évitant avec soin tout contact funeste à la propreté de sa simple parure. A neuf heures et demie il arrivait dans une rue sale, étroite, dont jamais le soleil n'avait réchauffé l'humidité. Il fallut attendre quelques temps, car le moment indiqué n'était pas encore venu.

Que fit notre jeune bourgeois ? — A petits coups par-ci, par-là, il épousseta ses vêtements comme jadis, avant son entrée à Paris; il rangea symétriquement les parties de sa toilette que la marche avait mises en désordre, sans oublier d'aller plus de vingt fois consulter le cadran d'une horloge voisine, dont les aiguilles tournaient trop lentes à son gré. Enfin dix heures sonnèrent. Il les compta avec des battements de cœur, puis, s'approchant comme un coupable de la porte fatale, il souleva le marteau, et, après une toux préliminaire et indispensable, il frappa doucement, bien doucement, afin qu'on ne l'entendit presque pas.

Eh bien, quand on ouvrit il eut regret d'avoir frappé si fort.

Il craignait des reproches, on lui fit mille honnêtetés et on l'introduisit de suite auprès de Malicet.

Monsieur Malicet ! Voici certainement un nom tout gracieux.

Celui qui le portait n'était pas un homme si franc que le gai M. Boniface dont vous n'avez pas perdu, je pense, le touchant souvenir.

Voyons le portrait de M. Malicet.

Il était Lapon... de taille. Était-il beau ? — La jolie question ! Demander si M. Malicet était beau ! Ne vous effrayez-vous pas de sa figure bizarre, noire comme sa barbe, ou à peu près ? Voyez comme ses yeux sont vifs et malins ; admirez la finesse de son nez, la saillie de ses deux épaules et la continuelle agitation de son petit corps. Malgré cela il intéresse ; un sourire, toujours sur ses lèvres, vous empêche de fuir à son aspect : de sa bouche sortent des paroles dont la douceur vous séduit. Ah ! José premier musicien d'Isola, impossible à toi d'avoir une voix plus veloutée, plus mélodieuse ! M. Malicet est un second Nestor ; ses expressions sont plus suaves que le miel, lorsqu'il cherche à surprendre la confiance de quelqu'un. Mais tout ceci, me direz-vous, ne vous apprend pas ce qu'il est, ni quel état il exerce.

Amis lecteurs, c'est un secret que je vous dévoilerai plus tard : qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir qu'il est riche. D'ailleurs, écoutez-le conversant avec José ; peut-être sera-t-il assez imprudent pour vous découvrir ce qu'il fait habituellement.

(A continuer.)

Histoire.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XX XIII.—NEUVIÈME ET DIXIÈME SIÈCLES.

Si nous disposions de plus d'espace pour chacune de ces courtes causeries, j'aimerais vous montrer en détail l'action puissante et bienfaisante de l'Église, pendant ces deux siècles, que l'on nomme souvent les *siècles de fer*... Les ignorants, dont le nombre est infini, croient passer pour savants, en parlant très-haut de ce qu'ils appellent les ténèbres du moyen-âge.

Il est vrai qu'après le vif éclat que Charlemagne jeta sur les premières années du ix^e siècle, le monde sembla rentré dans une sorte d'obscurité.

L'immense empire fondé par le fils de Pépin était trop vaste et d'un poids trop lourd pour les débiles mains de ses successeurs.

N'étant plus refoulés par son bras puissant, les Normands, dont les premières invasions avaient affligé la vieillesse du grand empereur, redoublèrent d'audace, et ravagèrent périodiquement les côtes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, pillant les villes, rançonnant les rois eux-mêmes, vendant leur départ, ou plutôt leur éloignement momentané, à prix d'argent... En Italie, les Sarrasins et les Hongrois suivaient l'exemple des Normands.

Harcelés par ces hordes pillardes, les peuples chrétiens étaient encore en proie à toute sorte de maux intérieurs. Pour y remédier les évêques ne cessaient de s'assembler en concile ; mais les plus sages règlements demeuraient sans effet au milieu de tant de bouleversements et de calamités.

Quelle conséquence tirerons-nous de là ?

Une conséquence diamétralement opposée à celle qu'en tirent d'ordinaire les ennemis du Christianisme.

L'injustice de ceux-ci est révoltante ; et je ne saurais mieux vous le faire comprendre qu'en empruntant un exemple à notre vie de chaque jour.

Lorsque les impies rencontrent un homme qui a des croyances et des habitudes chrétiennes, et qui, malgré cela conservent quelques défauts, ils accusent la religion.

Ils commettent en cela une double injustice. D'abord, la plupart du temps ils grossissent à plaisir les torts de ce pauvre chrétien. De ce qui n'était qu'une faiblesse regrettable, peut-être un simple travers, ils font un vice odieux... Et puis la question n'est pas de savoir si les chrétiens ont des défauts et commettent des fautes, mais si ces défauts et ces fautes ont leur source dans le christianisme.

Or, si nous nous laissons aller à ces manquements qu'on reprend avec une telle aigreur, ce n'est pas que la religion les sanctionne ou les tolère ; elle les proscribit et les condamne. C'est parce que nous ne la pratiquons pas assez, cette divine religion, qui est la fille du ciel et la mère de toutes les vertus.

Eh bien ! il en est exactement de même pour la société chrétienne, et la grande éclipse qu'elle traversa pendant les ix^e et x^e siècles.

Premièrement les protestants et les incrédules ont exagéré beaucoup le mal qu'il y a à dire de ces temps malheureux ; et c'est à cette époque, plus qu'à toute autre, que l'on peut appli-

quer la belle parole du comte de Maistre, que, depuis trois siècles, l'histoire est une conspiration contre la vérité.

Et pourquoi chargeaient-ils ainsi les couleurs ? Dans l'espérance qu'il y aurait là un acte d'accusation terrible contre l'Eglise catholique... " Voyez ! dirait-on, : au ix^e et x^e siècles, il n'y avait qu'une autorité debout, c'était l'Eglise, et voilà ce qu'elle a fait de la société."

Mais il convient de remarquer au contraire : que, si des religieux, des prêtres, même des évêques participèrent aux déplorables désordres de cette triste époque, jamais l'Eglise non-seulement n'adopta, mais n'excusa ces désordres.

Jamais surtout la doctrine ne fut entamée ; et Rome, la tête et le cœur de la religion, alors même que le pape était loin d'être un saint, fut la gardienne incorruptible de la foi et des mœurs chrétiennes.

C'est sous l'impulsion de Rome que partout de saints personnages travaillèrent à la réforme des monastères. C'est la religion, qui, reprenant son vieil apostolat des iv^e et v^e siècles, entreprit de civiliser ces terribles Normands.

Fixés dans cette partie de la France appelée dès lors et d'après eux Normandie, fondant diverses colonies dans l'Italie mé-

ridionale et en Sicile, les Normands devinrent d'autres hommes en devenant sérieusement chrétiens.

Faisons encore ici un retour sur nous-mêmes.

Pourquoi avons-nous tant de défauts ? C'est que nous ne sommes pas assez chrétiens.

Pourquoi la société semble-t-elle quelquefois ébranlée jusque dans ses bases ? C'est qu'elle n'est pas vraiment chrétienne.

(A Continuer.)

LA MERE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE XI.

(Suite.)

“ La première raison, dit Martène, était un faux prétexte : car, chez les Bénédictins, on ne s'est jamais aperçu qu'il fût sourd, et il a conservé l'ouïe jusqu'à son dernier soupir, nonobstant sa vieillesse. Quant à la seconde raison, on ne croit pas faire injure à cette illustre Compagnie, qui renferme tant d'hommes de mérite, en doutant qu'elle ait

beaucoup de sujets comparables à Dom Claude Martin pour la beauté, la solidité et la délicatesse de l'esprit.”

On peut dire à l'appui de cette opinion que ce saint religieux 1o a été, pendant neuf ans, assistant du Général de la célèbre Congrégation de Saint-Maur, à la grande satisfaction de tous ceux qui la composaient ; et que pendant tout le reste de sa vie, sauf très-peu d'années, il a été supérieur dans différentes maisons de son Ordre ; 2o Il a été nommé plusieurs fois président du Chapitre général ; et celui qui fut tenu en 1687 l'aurait élu Général de la Congrégation à peu près à l'unanimité, dit Martène, si, au moment de procéder au vote, il n'était arrivé un message du roi Louis XIV, défendant de le nommer. Des courtisans avaient dit à Sa Majesté que celui sur lequel les voix allaient se porter était un saint, mais en même temps un entêté. On dit que les saints sont entêtés, observe ici Dom Martène, lorsqu'ils ont de la fermeté dans les choses qui regardent le gloire de Dieu et les obligations de leurs charges, et qu'ils s'opposent avec un courage intrépide aux ambitions humaines ; 3o Ce qui prouve encore mieux s'il est possible que Claude Martin n'était pas dépourvu d'esprit, c'est qu'il est le principal auteur des éditions bé-

nédiclines des Pères de l'Eglise, l'un des plus gigantesques travaux que l'intelligence humaine ait jamais accomplis. Après avoir raconté de quelle manière Dom Claude Martin eut la principale part à cette mémorable entreprise, Martène ajoute : "Voilà comme ce grand homme sans sortir de son cloître, se rendait utile à l'Eglise, qui lui est redevable de tous les beaux ouvrages qui sont sortis de la Congrégation.

Mais à l'époque où Claude Martin éprouva un refus de la part du Provincial des Jésuites, il n'était qu'un jeune homme de vingt ans, et nul ne pouvait prévoir ni le haut degré de vertu qu'il devait atteindre, ni les travaux importants que plus tard on le vit exécuter.

Cette sorte de mépris dont il se vit alors l'objet, lui causa un vif chagrin ; il ne voulut plus penser à la vie religieuse, résolu, au contraire, d'employer tous les moyens possibles pour se faire une position dans le monde. Sachant que la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, et plusieurs autres dames de la Cour avaient offert à sa mère de se charger de son avenir, il retourna à Paris pour mettre leur bienveillance à profit.

Après avoir attendu pendant cinq ou six mois, il était enfin sur le point de voir son ambition

satisfaite ; mais sa mère priait et surtout elle souffrait pour lui ses grandes peines intérieures, véritable martyre de l'âme. Dieu qui avait destiné son fils à des choses bien plus élevées que tout ce qui flatte l'orgueil, lui avait ménagé ce secours inappréciable de la piété d'une sainte mère, et il l'arracha au monde de la manière que nous allons raconter.

Un jour qu'il était encore dans son lit, occupé à lire un ouvrage de philosophie, il entendit frapper trois coups à la porte de sa chambre : il se lève aussitôt, se couvre de quelque vêtement et va voir qui avait frappé ; mais il ne trouva personne. Il n'en fut pas surpris, pensant que durant le temps qu'il avait mis à s'habiller, celui qui avait frappé s'était retiré. A peine avait-il refermé la porte qu'il entend frapper de nouveau ; il ouvre à l'instant même et ne voit rien. Cette fois, il demeura tout interdit ; car, comme sa chambre ouvrait au milieu d'une grande galerie, il était sûr que nul n'eût pu disparaître aussi vite après avoir frappé. Dans cet étonnement, la première pensée qui lui vint à l'esprit fut que c'était sa pieuse mère qui l'avertissait de songer sérieusement à son salut. La grâce agissant en même temps sur son cœur, il résolut de travailler de toutes ses forces à se sanctifier. Sur-le-champ il se met à écrire

une confession générale de toute sa vie ; puis il va au monastère des Feuillants trouver le Père Raymond de St. Bernard, ancien confesseur de sa mère. Cet excellent religieux, qui lui portait un vif intérêt, lui demanda où en étaient ses affaires.

— Je ne sais, répliqua Martin ; voilà bien du temps que je passe, de la peine que je me donne, de l'argent que je dépense, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

Le Père Raymond, qui avait probablement entendu parler de ses démarches pour entrer chez les Jésuites, lui dit :

— N'auriez-vous point envie d'être religieux ?

— J'en ai eu quelquefois la pensée ; mais je ne trouve aucun Ordre qui me convienne.

— Vous ne les connaissez pas tous, reprit le Père :

Aussitôt il lui fit un grand éloge des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, citant des faits à l'appui de ce qu'il disait. Revenez me voir, ajouta-t-il, et je vous donnerai une lettre pour l'un d'eux, qui est mon compatriote et mon intime ami, jouissant d'ailleurs de beaucoup de considération et de crédit auprès de ses supérieurs.

Cet entretien, qui ne semblait qu'un simple laisser-aller de conversation, et auquel, vraisemblablement, on n'attachait de part et

d'autre aucune importance sérieuse, eut un résultat que Dieu seul avait voulu et prévu de toute éternité ; il décida de la vocation de Claude Martin à la vie religieuse. A peine eut-il quitté le Père Raymond, qu'il sentit au dedans de lui-même une très-forte impression de la grâce ; un attrait invincible le portait vers la vie religieuse et lui inspirait un souverain mépris pour le monde. C'est pourquoi, craignant de résister à Dieu même, s'il se laissait aller à la moindre hésitation, il alla sur-le-champ au monastère des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, et, sans se mettre en peine de la lettre de recommandation qu'on lui avait promise, il s'adressa au Général. Ce Père qui était l'un des religieux les plus saints et les plus éclairés de son siècle, l'interrogea, examina sa vocation, lui donna des encouragements et lui dit de revenir le voir, l'engageant à prier beaucoup.

(A continuer.)

Pensées.

L'éloquence des docteurs de l'Eglise a quelque chose de fort, d'imposant, et dont l'autorité vous confond et vous subjuge. On sent que leur mission vient d'en haut et qu'ils enseignent par l'ordre du Tout-Puissant.

CHATEAUBRIAND.

LA GAZETTE DES FAMILLES

Ottawa, 15 Mars 1878.

Réflexions sur la Famille.

I.

Des devoirs des parents envers leurs enfants.

Les parents tiennent la place de Dieu envers leurs enfants : ils les ont mis au monde, ils doivent les rendre dignes du ciel. C'est peu que de leur avoir donné une vie mortelle et souvent misérable, ils doivent les préparer à une vie éternelle et plus digne d'eux, sans quoi ils se rendent responsables devant Dieu, et de leur propre perte et de celle de leurs enfants. Eh ! que l serait le malheur des parents qui n'auraient mis des enfants au monde que pour donner des réprouvés à l'enfer ? Cependant n'est-ce pas là ce qu'ont à se reprocher et à craindre tant de parents qui non-seulement laissent leurs enfants manquer d'éducation et d'instruction, mais encore qui ont le malheur de donner à ces enfants infortunés de mauvais exemples, par leurs déréglemens et leur mauvaise conduite ?

Parents négligents et indolents dans l'affaire de leur salut : à

peine les enfants les voient-ils pratiquer quelque exercice de religion et de piété. Offrent-ils à Dieu l'hommage de leurs prières le matin et le soir ? Fréquentent-ils les sacrements ? Sont-ils assidus au service de Dieu et aux devoirs du chrétien ?

Parents emportés, qui ne peuvent parler sans se mettre en colère, sans prononcer des horreurs, sans mettre en désordre et en alarmes toute une famille. Comment Dieu qui est le Dieu de la paix, pourrait-il régner au milieu du trouble et de l'agitation ?

Parents déréglés et sans mœurs, rendant leurs enfants témoins de leurs passions, laissant apercevoir leurs désordres. Quels exemples plus funestes pour les enfants, déjà trop portés au mal, et susceptibles des impressions funestes qui favorisent les mauvais penchants !

Parents avares, intéressés et injustes, qui montrent à leurs enfants une avidité insatiable pour les biens de la terre, qui ne parlent que de richesses et d'acquisitions, qui ne pensent qu'à entasser, à accumuler des trésors périssables. Hélas ! qu'amassent-ils souvent sur la tête de leurs enfants, que des trésors de colère ?

Parents vindicatifs, remplis d'amertume et de fiel, qui font couler dans le cœur de leurs enfants le poison de la vengeance

dont ils sont enflammés, et qui passe quelquefois de génération en génération dans les familles, pour y perpétuer la haine avec ses horreurs. Quel funeste héritage pour des enfants !

Parents quelquefois impies, sans foi et sans religion, qui, au lieu de graver dans le cœur des enfants des sentiments de piété, des principes de religion, détruisent ceux que la grâce leur aurait inspirés, et en forment des libertins déclarés, qui n'auront plus ni foi, ni loi, ni Dieu, ni conscience.

O enfants infortunés, qui ont eu de tels parents ! Des parents sauvages et barbares auraient-ils été plus cruels ?

Mais, ô parents malheureux et coupables qui donnent à leurs enfants de si funestes exemples ! quel terrible compte n'auront-ils pas à rendre un jour ! quel jugement redoutable n'auront-ils pas à subir devant Dieu ! N'eût-il pas en quelque manière, mieux valu pour ces enfants qu'on les eût étouffés dans le berceau, que de les précipiter ainsi dans les enfers ?

On raconte de certaines nations féroces que les parents immolaient leurs enfants à leurs dieux, et les égorgeaient eux-mêmes au pied des autels de ces infâmes divinités : parents barbares, il est vrai ; mais dans un sens, les parents prétendus chré-

tiens ne sont-ils pas infiniment plus cruels et plus inhumains, lorsque, par leurs mauvais exemples, ils immolent leurs enfants au démon, et en font autant de victimes dévouées à l'éternité malheureuse !

Terrible pensée, qu'il y ait des parents qui deviennent ainsi comme les meurtriers, les bourreaux de leurs propres enfants ; plus cruels même que les bourreaux qui n'ôtent qu'une vie temporelle, tandis que ces parents coupables ôtent à leurs enfants la vie immortelle, à laquelle ils doivent les conduire et les préparer !

Mais pensée encore plus terrible, qu'il soit vrai de dire qu'il y aura des enfants qui seront damnés par la faute de leurs parents, et qui, durant une éternité toute entière, haïront, détesteront, maudiront leurs parents, qui auront été l'occasion de leur perte et la cause de leur damnation et de leur malheur.

II.

Devoirs des enfants envers leurs parents.

Comme les parents ont des obligations envers leurs enfants, les enfants ont à leur tour, à l'égard de leurs parents, des devoirs à remplir et des fautes à éviter.

Peut-être n'est-il rien dans l'Écriture sainte de si expressément recommandé que l'accomplissement des devoirs des enfants en-

vers leurs parents. Ils en ont reçu la vie, le premier, le plus grand des biens naturels : que ne leur doivent-ils pas de reconnaissance et d'amour ! Mais, hélas ! que n'ont pas bien souvent à souffrir les parents de la part de leurs enfants ! Quand ces enfants vinrent au monde, les parents se félicitaient et s'en faisaient un sujet de joie : ah ! s'ils avaient pu prévoir ce que seraient un jour ces enfants, au lieu de s'en réjouir, que de soupirs n'auraient-ils pas poussés, et de combien de larmes n'auraient-ils pas arrosé leur berceau !

Enfants indociles, qui manquent d'obéissance et de soumission envers leurs parents, rebelles à leurs volontés, méprisant leurs ordres, secouant le joug de la dépendance que la loi de Dieu leur prescrit.

Enfants paresseux, ennemis du travail, plongés dans l'oisiveté et dans l'indolence, ne se rendant capables de rien, tandis que leurs parents sont souvent obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front.

Enfants débauchés, qui, se plongeant dans toutes sortes de vices, de désordres et de passions, déshonorent leurs parents en se déshonorant eux-mêmes, et qui, par leur vie déréglée, s'exposent à faire une fin encore plus malheureuse.

Enfants libertins, qui n'ont ni

piété, ni religion, ni crainte de Dieu ; livrés aux mauvaises compagnies capables de les pervertir et de les précipiter dans tous les excès et dans tous les malheurs ; car de quoi n'est-on pas capable quand on quitte Dieu !

Enfants ingrats, barbares et dénaturés, qui refusent à leurs parents les secours nécessaires dans leur vieillesse et dans leur misère, qui les laissent souffrir, manquer de tout, et traîner dans la tristesse et dans le deuil un reste de vie plus insupportable que la mort même.

Sont-ce des enfants ou des monstres que ces parents ont engendrés et mis au monde ? Ils croyaient trouver en eux l'objet de leur tendresse, la consolation de leur vie, le soutien de leur vieillesse, et ils n'ont trouvé que des vipères qui déchirent leur sein et qui font le malheur de leur vie, la ruine de leur fortune, l'opprobre de leur famille ; qui, par leurs désordres et leur mauvaise conduite, engagent et forcent en quelque sorte ces parents désolés et comme désespérés à lancer sur leurs propres enfants des imprécations et des malédictions. Le mal serait déjà bien grand ; mais un abîme en attire un autre encore plus profond. Non, rien de si capable d'attirer sur les enfants les malédictions de Dieu même, et les malédictions les plus terribles, que le

manque de respect envers les parents. Le Seigneur les en a menacés mille fois, et quels funestes exemples tous les âges, tous les états, tous les siècles n'en ont-ils pas présentés à l'univers; étonné de ces châtimens retoutables!

Heureux les parents chrétiens qui ont des enfants dignes d'eux! après leur avoir donné une éducation chrétienne, ils en recueillent les heureux fruits dans une tranquille vieillesse; ils se voient comme renaître dans leurs enfants, qui font leur consolation et leur joie.

Le beau tableau que David nous retrace d'une heureuse famille! Il la représente rangée autour d'une table frugale, où il semble que les Anges s'invitent à la considérer avec joie. Cette famille est composée d'un père qui n'a point d'autre dessein que de servir Dieu et de le voir servir dans sa maison, d'une mère qui n'a point en ce monde d'autre joie que de plaire à Dieu et à son mari, et de voir croître en grâce et en sagesse ses enfants, qui n'ont entre eux qu'un cœur et qu'une âme, toujours unis ensemble par une heureuse conformité de sentiments que la nature et l'éducation ont fait naître, et qui croît tous les jours avec l'âge. Dans le sein de cette famille règnent la paix, la tranquillité, la concorde, et plus en-

core la piété et la crainte de Dieu. Mille bénédictions se répandent sur elle, et sont comme le gage du bonheur que Dieu leur prépare à tous, quand ils seront un jour réunis dans le ciel pour ne se séparer jamais.

L'Enfant et la Fleur.

BALLADE.

Un enfant venait de mourir, et son ange gardien conduisait son âme vers les cieux.

Ils volaient rapidement à travers l'espace: à leurs pieds s'étendaient tour à tour les cités populeuses, les champs en fleur ou les sombres forêts.

Mais ils ne trouvaient rien de beau sur la terre digne de fixer leurs regards, ni d'arrêter leur vol à travers l'immensité de l'azur des cieux. Néanmoins, l'ange s'abattit sur un petit village, et ses yeux parurent chercher dans une petite rue déserte une humble cabane.

Il la trouva, couverte d'une paille que le temps avait noircie; une herbe frêle, étrange, jaunâtre, croissait çà et là, élevant sa tige à travers la paille.

L'ange regarda avec attention, et aperçut une petite fleur languissante et décolorée.

Alors, semblable à un rayon de lumière, il descendit à l'endroit où elle se trouvait, la cueillit et l'emporta avec lui dans les airs.

—Pourquoi as-tu cueilli cette fleur flétrie ? demanda l'âme de l'enfant.

L'ange répondit :

—Vois-tu cette petite cabane ? Le toit est presque effondré, les murs tombent en ruines. Autrefois, un enfant à peu près de ton âge l'habitait.

Le destin l'avait traité avec rigueur ; dès le berceau il ne connut que la souffrance.

Il était triste, malade, paralytique. Le matin, en s'éveillant, il se levait péniblement de son lit de paille, et sortait appuyé sur deux béquilles, dans la petite rue triste et solitaire.

Durant l'hiver, si long pour ceux qui souffrent, il ne voyait le soleil qu'à travers les vitres enfumées d'une étroite fenêtre, et quand enfin arrivait l'été, il s'asseyait sur le seuil de la porte, considérant le cours lent de son sang dans les veines transparentes de ses mains décharnées.

Ce pauvre être ne jouissait de rien ; il n'avait jamais vu les fleurs qui se balancent dans les prés, ni les feuilles des bois agitées par la brise.

Les enfants du voisinage, qui l'aimaient, avaient coutume de lui apporter quelques branches avec lesquelles ils formaient un véritable dais au-dessus de son lit.

Alors, quand un sommeil court et agité fermait ses pau-

pières pendant quelques heures, il lui semblait entendre des voix célestes qui chantaient autour de lui.

Sa mère était morte en lui donnant le jour ; sa sœur aînée la remplaçait avec une tendre sollicitude. Un jour, elle lui apporta une petite fleur des champs. L'enfant la planta de sa main débile, et presque aussitôt elle fleurit.

Cette fleur renfermait un monde pour lui, la nature entière : la beauté de ses feuilles constituaient tout son trésor. Quand il voyait le soleil illuminant sa corolle, la vivifiant de ses rayons, il ressentait un bien-être indicible ; chaque matin il l'arroisait, la soignait pendant le jour, et s'éloignait d'elle la nuit, en lui disant :

—Ma petite amie.

Quand l'enfant mourut, sa sœur quitta le pays, et la pauvre plante resta abandonnée.

—Et qui vous a raconté tout cela ? demanda l'âme de l'enfant.

L'ange répondit :

—J'étais l'enfant malade. Dieu eut pitié de moi, et m'arrachant à cette terre dans laquelle je souffrait tant, il me donna en échange les célestes récompenses. Mais je regrettais ma plante chérie. J'aurais donné l'étoile la plus brillante de ma couronne pour posséder la compagne de mes tristes jours. Dieu a permis

que je l'aie retrouvée en allant te chercher ; je l'emporte au ciel, je t'emporte aussi : ma félicité est complète.

L'abbé TH. BLANC.

Un Conseil d'Or.

La moitié de l'inquiétude, de l'ennui et du trouble que l'homme endure dans ce monde,—dirons-nous avec la *Patrie Nouvelle*,—provient de ce qu'il se met dans les dettes. On dirait que certaines personnes sont nées pour acheter et s'engager outre mesure aussi longtemps qu'elles ne sont pas tenues de payer comptant. Donnez-leur une occasion d'acheter à crédit, et la question du paiement ne les embarrasse aucunement. Mais quelle moisson de trouble récolte celui qui sème des dettes ! Combien de chevelures sont blanchies et de vies abrégées, que de suicides et de meurtres sont provoqués par des dettes ! Et cependant, comme il est facile d'éviter ce terrible commencement de sa carrière, et de se faire une règle sévère de ne jamais s'endetter pour aucune raison ! N'achetez rien à moins d'avoir l'argent nécessaire pour payer. Ne faites pas attention à "l'occasion favorable," à la "chance rare" au "bon marché," etc., ce sont autant de pièges destinés à faire des victimes. Si vous voyez quelque chose qui vous

plaise, commencez par regarder à votre bourse et trouvez-y votre décision, payez toujours à fur et à mesure. Si vous manquez d'argent, restreignez vos besoins en conséquence.

Recettes.

Conservation des pommes de terre pour semence.

Il suffit pour cela de mettre les pommes de terre destinées à la plantation, dans des caisses à claire-voie. Ainsi exposés à la double action de l'air et à la lumière, ces tubercules verdissent, ne développent que de très-courts bourgeons et n'émettent pas de longues pousses, comme ceux qui séjournent à l'ombre dans les caves. Préservés ainsi de l'étiollement produit par une végétation anticipée, ils poussent avec vigueur quand vient le moment de la plantation, et donnent des tubercules plus précoces et plus volumineux que ceux qui proviennent de pommes de terre conservées en terre par des procédés ordinaires.

Mastic pour coller très-solidement le bois avec des matières d'une autre nature.

On a souvent besoin de coller des objets en bois avec d'autres en métal, en verre, en pierre, etc. ; le mastic suivant, d'après les expériences de l'auteur, satisfait parfaitement à ces conditions :

On fait bouillir de la colle forte de menuisier avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait atteint la consistance convenable pour l'assemblage des objets en bois. On y ajoute autant de cendre de bois tamisé qu'il en faut pour l'épaissir au même point qu'un vernis. On enduit alors de cette masse encore chaude les surfaces que l'on veut réunir, et on les presse l'un contre l'autre. Après le refroidissement et la dessiccation, ces surfaces se trouvent si fortement unies que, pour les séparer, il faut un très-grand effort, et que l'on voit souvent les surfaces de rupture être différentes de celles qui ont été assemblées par la colle. Des pierre à aiguiser, ainsi montées sur du bois, et des poignées en bois pour des molettes à broyer les couleurs, assemblées avec ce mastic, ont déjà résisté, pendant une année, à tous les efforts qui pouvaient les désunir.

La Gazette des Familles.

Nous avons adressé à MM. les Agents du *Foyer Domestique* les deux premiers numéros de la *Gazette des Familles* de la nouvelle année, dans l'espoir qu'ils pourront rendre service à cette Publication, spécialement recommandée par NN. SS. les Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, en la répandant dans les familles par leur influence et leurs soins.

Les matières insérées dans la *Gazette des Familles* forment une variété de sujets fort précieux,

et tout à fait propre à l'instruction religieuse et morale des familles canadiennes-françaises du pays.

Nous remercions cordialement toutes les personnes qui ont bien voulu aider à la propagation de cette feuille jusqu'à ce jour, et nous espérons qu'elles continueront à honorer leur puissant patronage de cette œuvre, en aidant et facilitant les opérations des Agents qui accepteront cette patriotique mission de propager la *Gazette des Familles* au sein de la population catholique des divers diocèses de la Province de Québec.

La rédaction et l'Administration de cette feuille étant complètement séparées de celles du *Foyer Domestique*, la correspondance devra se faire dans les conditions voulues, et telle que mentionnée dans chacune des deux Publications sus mentionnées.

L'ADMINISTRATION.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'Abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1877.

Rév. P. Gladu, Lowell..... \$0.60

Pour l'année 1878.

Rév. Mess. A. L. Lamontagne, Bâ-
rachoïs..... 1.00
MM. Joseph Parent, Sandwich..... 1.00
Elie Vinet, Putnam..... 1.00
Isidore Cassette, St. Narcisse. 1.00
J. O. Bérubé, Ottawa..... 1.00
J. Dufour, Montréal..... 1.00
L. N. Chopin, Sault au Récol. 1.00
L. J. David, do..... 1.00
L. N. F. Roy, do..... 1.00
Rév. Mess. Rochette, do..... 1.00
Dame Lambert, St. Roch..... 1.00
Dame F. Côté, Pointe du Lac..... 1.00
MM. D. Roy, St. Gervais..... 1.00
A. Lemieux, do..... 1.00